PSF FRANCE: Leon Blum -

CONTINUED

Quand je développe ainsi les perspectives de la Société Internationale installée au-dessus du monde de demain, je sais bien que je ne m'expose pas seulement à ce scepticisme léger et, en réalité crédule, dont il n'y a nul compte à tenir, mais que j'inquiète aussi un sentiment parfaitement honorable et légitime. Je veux dire le sentiment patriotique, toujours plus vif et plus susceptible au lendemain d'une défaite, par conséquent plus ombrageux et plus jaloux. J'entends sa voix : "Comment ! la France n'est pas encore relevée de ses ruines, ses blessures ne sont pas encore cicatrisées et vous songez déjà à l'Europe et au monde. Vous refaites appel à cette sensiblerie humanitaire dont nous avons tant souffert alors que le devoir national s'impose à nous avec une exigence précise, impérative, exclusive. Non pas France d'abord ! France au-dessus de tout ! La France n'a qu'une voie de salut, l'amour égoïste de tous ses enfants..."

Il est vrai que, dans les malheurs de la Patrie nous prenons une conscience plus distincte et plus puissante de l'amour parfois méconnu que nous nourrissions pour elle. Il est vrai que l'histoire de ces dernières années doit nous instruire à préserver le sentiment patriotique dans toute sa vigueur naturelle, dans toute sa dignité. Mais en montrant que l'Europe et le monde de demain devront nécessairement s'ordonner, à moins de se livrer encore au chaos et à la guerre, dans un cadre plus large que le cadre de la nation, je n'entends rien qui puisse offusquer, léser, restreindre le sentiment national. Je ne propose pas au

...

patriotisme de se démettre, de céder la place, comme un instinct suranné qui aurait fait son temps et ne répondrait plus aux aspirations de l'intelligence moderne. Je n'estime nullement que le patriotisme doive s'absorber, et par conséquent disparaître dans des affections plus générales et, si l'on veut, plus élevées comme la foi dans la solidarité humaine, l'amour de l'humanité. L'amour de la patrie est éternel, au même titre que l'amour de la famille, que l'amour du pays natal, que tous les liens qui rattachent l'âme aux réalités les plus proches et les plus chères. Mais ce dont je suis pleinement convaincu c'est que patriotisme et humanisme, ou, si l'on veut, amour de la patrie nationale et de la patrie internationale sont des sentiments compatibles dans leur essence. L'attachement à la Nation, d'une part, et, d'autre part la "charité du genre humain" comme disait un grand ancien, peuvent cohabiter la même conscience, aussi naturellement que le patriotisme et l'amour de la famille, que le patriotisme et une croyance religieuse. Ne cherchons pas à cet égard d'autres témoins que les citoyens et les soldats de la Révolution de 89. Non seulement leur rêve idéal, mais leur volonté positive et réfléchie était de fonder une immense société humaine sur des principes d'ordre universel; pourtant le patriotisme ne se manifesta en aucun temps avec une ardeur plus farouche. Jamais le sol de la patrie ne fut défendu avec une âpreté plus héroïque. L'explication est simple : C'est que des peuples libres, des nations indépendantes forment la base inaltérable de toute construction internationale. Toute communauté inter-

internationale a pour objet primordial de garantir la liberté et l'indépendance des nations distinctes qui la composent. Les nations s'assembleront et s'ordonneront dans la communauté, mais telles qu'elles sont, telles que leur histoire et leurs traditions de tout ordre les ont faites avec leurs goûts propres, leurs préférences, leurs tempéraments originaux, leurs singularités. Les particularités nationales, éléments nécessaires de l'harmonie humaine seront non seulement respectées, mais cultivées au sein de l'organisation internationale, exactement comme les particularités individuelles au sein de l'organisation sociale. Ni dans un cas, ni dans l'autre, la communauté ne suppose ou même ne comporte on ne sait quelle uniformité officielle et obligatoire. Quand j'évoque la future Société des Nations, une image de Hugo me revient invinciblement à l'esprit : je les vois assises " comme des soeurs autour de l'âtre" autour du foyer commun de la Justice et de la Paix, des soeurs nées du même sang, mais se distinguant chacune des autres par le vêtement, par le geste, par l'accent de la voix, par l'expression du visage. Jaurès a dit un jour qu'un peu d'internationalisme éloignait peut-être du patriotisme mais que beaucoup d'internationalisme en rapprochait et je crois entendre ainsi le sens profond de sa parole : c'est dans l'atmosphère de paix égale et d'aisance créée par la solidarité internationale que l'originalité nationale s'épanouit avec le plus de liberté et de fécondité et aussi que l'homme en prend le plus précieusement conscience, en éprouvant comment elle retentit sur les fibres les plus intimes

de sa propre personnalité. J'ajoute non sans quelque fierté que cette mise en harmonie du patriotisme et de l'humanisme est plus naturelle et plus commode pour un français que pour tout autre citoyen du monde puisque le tempérement particulier de la France, ainsi que je l'ai rappelé déjà, a toujours compris et comprend encore le noble besoin de penser et d'agir pour des oeuvres universelles.

Le risque de frictions et de conflits internes subsiste sans doute et ne sera jamais complètement aboli : dans la vie personnelle, il n'est pas non plus toujours facile d'établir l'ordre et de fixer une hiérarchie convenable aux circonstances entre les passions diverses qui composent un caractère. Mais un effort de bonne foi et de raison doit finalement obtenir la conciliation, et cet effort consistera presque toujours à délivrer soit le patriotisme,soit l'humanisme des impuretés naturelles qui l'avaient altéré. Car il existe un instinct aussi ancien que l'histoire des hommes, de la même essence que l'esprit de tribu et de clan, qui nous pousse à résigner, je dirai presque à condamner toute faculté de réflexion et de jugement critique, dès qu'il s'agit des rapports de notre pays avec d'autres pays. " Je n'ai pas à chercher plus loin; mon pays ne peut pas avoir tort, parce qu'il est mon pays" puis : "C'est donc à mon pays qu'est destinée la primauté universelle..." Cet instinct est faussement qualifié de patriotisme et les noms péjoratifs de Chauvinisme ou de Nationalisme lui conviennent seuls. Il

engendre l'orgueil et la haine, il porte en lui la fatalité de la guerre, car il n'est pas spécial à un seul pays; il règne dans d'autres pays quand il sévit dans le nôtre et les luttes qu'il suscite entre les peuples ne comportant ni conciliation ni même, ce qui est plus grave, réconciliation possible. Il existe, par contre, un sentiment de formation infiniment plus récente, car il ne s'est développé qu'à la faveur de certaines propagandes révolutionnaires, et qui porte à prendre le contre-pied du chauvinisme, c'est à dire à désavouer d'avance, de parti-pris, la position nationale et l'intérêt national dans toute querelle extérieure. " Mon pays a tort parce qu'il est mon pays". Ce sentiment sépare ceux qui le professent de la communauté nationale où les chauvins se murent aveuglément. Mais il serait faussement qualifié d'internationalisme; il n'est en réalité qu'un chauvinisme à rebours. Chaque fois qu'on fera l'effort de distinguer le patriotisme véritable du chauvinisme et l'internationalisme véritable du chauvinisme inversé, on constatera entre les deux notions authentiques non seulement une compatibilité mais presque une coïncidence. Patriotisme véritable et internationalisme véritable impliquent essentiellement l'un et l'autre la volonté de soumettre les rapports entre nations et toutes les questions qui en relèvent, comme soumis aux critères communs de la raison et de la conscience, de leur appliquer non pas certes une impartialité absolue qui excéderait la nature, mais une intention absolue d'impartialité. Or, cet examen convainc promptement les hommes de bonne foi, que, dans l'état

présent de l'évolution humaine, d'une part la liberté et la prospérité d'une nation n'est plus séparable pratiquement de la liberté et de la [redacted] des autres nations, d'autre part l'amour de la Patrie n'est plus séparable, rationnellement et sentimentalement de certaines croyances valables pour l'humanité entière.

Ainsi donc doivent s'étager les assises du monde nouveau. A l'intérieur de la nation la Démocratie politique se justifie et se consolide par la Démocratie sociale. L'ensemble des Démocraties nationales supporte un ordre international qui les couronne et qui maintient leur équilibre. Quand la guerre aura délivré l'humanité des suprêmes convulsions de la barbarie et du despotisme, - et tel sera bien le sens et l'effet de la victoire des Alliés, - c'est sur un plan de cet ordre qu'elle devra nécessairement distribuer son effort. Je n'entends pas dans une autre acception le pacte de l'Atlantique, signé par le Président Roosevelt et par M. Winston Churchill au nom des deux grandes puissances anglo-saxonnes, et auquel tous les Etats alliés ont donné sans réserve leur assentiment. Le triomphe de la Liberté et de la Justice par la guerre devra naturellement entraîner l'organisation de la Liberté et de la Justice dans la Paix. Je n'aperçois pas d'ailleurs dans quelle autre voie le monde pourrait chercher ni la satisfaction de ses besoins immédiats ni des sûretés d'avenir. Je me suis demandé scrupuleusement si cette vue ne péchait pas par un excès de confiance dans la

régularité de s solutions historiques, peut-être aussi par cette inclination trompeuse de l'esprit toujours plus marquée chez les hommes qui ont été mêlés aux grandes affaires, et qui les rend inhabiles à couler le présent et l'avenir dans d'autres moules que le passé. Il est vrai que cette projection du monde nouveau n'est rien d'autre au fond, qu'un retour vers des conceptions vieilles de plus de vingt cinq ans. Tout ce que j'appelle ou tout ce que j'anonce pour le lendemain de la guerre actuelle, reproduit ce que les hommes de mon âge ont éspéré au lendemain des traités de Versailles et qu'ils ont été impuissants à réaliser. Rien n'est neuf, je le sais, mais les solutions ne peuvent guère se modifier dans leur essence quand les problèmes ne se sont pas transformés essentiellement et une génération ne change pas à son gré les problèmes que l'histoire pose devant elle. Il est vrai, d'autre part, qu'un progrès comme celui dont je dessine la marche suppose un travail tranquille, un accord amiable des peuples, une adhésion qui est déjà l'union, et je me rends bien compte que beaucoup d'esprits se représentent sous un aspect tout autre les réalités de demain. Cette belle architecture classique, comment pourrait-elle élever son ordonnance d'un sol que vont bouleverser les convulsions populaires dès que la paix aura libéré l'expansion de forces longuement comprimées ? L'humanité trouvera quelque jour son ordre, sans doute, mais après une phase inévitable de déchirement et de chaos et par d'autres instruments que la volonté tranquille et réfléchie des peuples ! Il y a ey trop de misères, trop de souffrances, il subsistera trop de colères légitimes, que la contemplation sereine

d'un idéal n'apaisera pas ! Et puis, ne faut-il pas compter avec la force d'attraction soviétique, avec le prestige naturel de la puissance qui, certes, n'aura pas vaincu seule mais qui la première aura mis en échec la force militaire allemande, avec le travail de propagande et de groupement qu'au mépris de tous les dangers les partis communistes poursuivent dans chacune des nations occupées. L'Europe n'échappera pas demain à une crise révolutionnaire, et c'est seulement de cette crise, par des moyens d'essence révolutionnaire comme elle, que pourront surgir les institutions de Justice entre les hommes et de Paix entre les peuples. Voilà l'éventualité historique que la déduction aurait apparemment le tort d'omettre. Je comprends ce pressentiment, mais je ne le partage pas.

Je ne crois aucunement que la guerre, et surtout une guerre longtemps prolongée, crée l'occasion révolutionnaire, suscite l'instant révolutionnaire chez les peuples victorieux. Je dis " victorieux" car la victoire du groupe de nations auquel la France continue d'appartenir bon gré mal gré est la seule hypothèse sur laquelle je raisonne, d'abord parce qu'elle est la seule raisonnable, et surtout parce que, si la bataille universelle devait se terminer par la victoire de Hitler, aucune des questions que j'examine ne se poserait plus pour une France réduite en esclavage. Il y a vingt-trois ans, en 1918, j'avais déjà beaucoup de peine à admettre cette sorte d'équivalence mécanique entre la Guerre qui s'achève et la Révolution qui éclate; aujourd'hui je n'y ajoute

plus aucune créance. Ce n'est pas que la foi révolutionnaire ait été amortie en moi par l'expérience ou par l'âge. Comment d'ailleurs une profession révolutionnaire pourrai-elle incommoder personne, en un temps où l'étiquette Révolution s'affiche partout et sur tout, fût-ce sur la Contre-Révolution la plus effrontée ? Mais j'aperçois de plus en plus nettement que l'essence de toute révolution réside dans la nature des buts qu'elle se propose et des résultats qu'elle obtient, non pas dans la nature des moyens que son action affecte. Tout changement profond dans la structure politique, et à plus forte raison dans le régime de la propriété et de la production, pourvu qu'il soit accompli par anticipation sur l'évolution régulière des choses, représente une mutation révolutionnaire, quand bien même il serait obtenu par les procédés les plus légaux et les plus paisibles; une insurecction violente, la conquête du pouvoir à main armée, la terreur même, ne seraient au contraire qu'une tentative de révolution manquée si elles n'aboutissaient pas à une transformation politique ou sociale de caractère définitif. Or, la guerre peut, dans certains cas, créer les conditions favorables à l'insurrection et à la conquête du pouvoir,mais non à la transformation révolutionnaire. Si j'allais jusqu'au bout de ma pensée, je dirais que cette loi se vérifie sur les nations vaincues presque aussi rigoureusement que sur les nations victorieuses : l'exemple de la Commune de 71 est là pour le prouver, comme celui de l'Allemagne après l'Armistice de 1918, et la Révolution Soviétique elle-même a subi et subit encore l'entrave

des difficultés économiques que l'autre guerre lui a léguées. Cette considération s'ajoute à celles que j'ai déjà formulées et qui me conduisaient à douter qu'au lendemain de la victoire alliée la propagande communiste en France dût prendre la forme d'une excitation à la violence insurrectionnelle. Les sentiments collectifs qui se manifesteront alors, dans l'Europe entière, avec le plus de force et d'exigence seront sans doute d'un ordre beaucoup plus simple qu'on ne le suppose. Les hommes sont partout des hommes, et ils aspireront tout d'abord à la satisfaction de ces besoins humains élémentaires d'ordre matériel, affectif, ou même intellectuel que la guerre interrompt mais n'élimine pas, et auxquels la cessation de la guerre semble promettre un apaisement immédiat. On a été privé de ses enfants, chassé de sa maison; on veut les revoir. On a eu faim; on veut manger à sa faim ! On a été ligoté et baillonné par toutes les formes de la violence; on veut vivre et parler librement. On a subi, des mois et des années durant, "la grande insomnie du monde"; on veut retrouver la quiétude et le repos. Voilà les sentiments fonciers qui émergeront vite de l'écume des revendications, des colères, des représailles. En réalité, l'unique besoin collectif qu'une longue guerre puisse surexciter jusqu'à lui insuffler la puissance d'une passion révolutionnaire est tout simplement le besoin de la Paix, celui que le Communisme a exploité si efficacement en Russie et hors de Russie, pendant la dernière phase et au lendemain de l'autre guerre, celui que les meneurs de la "Révolution Nationale" se sont efforcés d'exalter et de capter avant et après l'Armistice. Ce besoin existe et

persistera un certain temps après la Victoire : Excédés de la Guerre, épuisés par la Guerre, les hommes voudront, comme en 1918, que leur sacrifice profite du moins à leurs enfants, et le devoir essentiel de tous ceux qui possèdent sur eux quelque influence sera précisément, pendant la période peut-être assez brève qui sera laissée à l'action utile, de saisir cette possibilité d'enthousiasme, de la retenir, de l'animer en un élan créateur, sans qu'elle s'épuise en d'impuissantes convulsions et avant qu'elle retombe dans la routine humaine.

Que la Paix véritable ne puisse reposer que sur les fondements stratifiés de la Démocratie politique, de la Démocratie sociale, de l'Ordre international, les peuples s'en convaincront sans beaucoup de peine. C'est d'ailleurs en ce sens que le travail de reconstruction universelle s'orientera avec une certitude presque automatique, puisqu'il prendra son point de départ dans la destruction des dictatures autarciques, et que sa direction sera remise aux mains des deux plus grandes Démocraties du monde. Je ne crois pas non plus que les peuples soient bien lents à se rendre compte, tant l'évidence du spectacle frappe les yeux, que l'histoire a fait devant eux place nette; Les obstacles matériels sont renversés, ou prêts à s'écrouler sous le premier choc. Le pouvoir politique de la bourgeoisie n'éxiste plus, et sa puissance économique s'effondrera semblablement dès qu'on portera la main sur elle. En France et dans

tout, le continent européen l'armature bourgeoise gît déjà sous sa ruine; dans les grands pays anglo-saxons on voit la bourgeoisie déjà consentante à un renouvellement qui n'est qu'une abdication. Le souffle de l'histoire est donc devenu favorable et partout le peuple se sent porté par le destin. Mais voici où la difficulté véritable s'élève : le peuple sera-t-il digne de ce destin ? Sera-t-il égal au rôle dont l'investit déjà l'histoire ? Comprendra-t-il ou se laissera-t-il persuader qu'un concours favorable, ou même fatal, de circonstances matérielles ne suffit pas à son avènement, ni surtout à sa possession durable, que, pour saisir la direction d'une société, il a certes besoin de la force, de l'autorité que confère la coïncidence avec le plan et le penchant de l'évolution économique, mais qu'il a également besoin de la dignité, c'est à dire de l'ascendant que confèrent la compétence et la supériorité morale. Pour qu'une translation de pouvoir prenne la consistance d'un établissement historique, il faut qu'elle arrache un aqquiescement à la conscience et à la sensibilité comme à la raison; il faut que tout homme sincère soit tenu de s'écrier en sa présence, non seulement :"Cela devait être" mais :" Il est juste, il est bon, il est beau que cela soit". Le peuple français, comme tous les autres, n'accomplira sa mission, c'est à dire n'édifiera une société à son image, que dans la mesure où il aura cultivé et exalté en lui-même les vertus qui justifient toute primauté humaine : l'intrépidité, la générosité du coeur, la droiture de la conscience et de la raison, l'abnégation de la personne vis à vis du bien collectif.

Tel est le thème de la persuasion nécessaire. Telle est la tâche qui doit être entreprise dès à présent. On ne disposera peut-être pour la mener à son terme que d'un intervalle assez court. Lorsque les affaires humaines ne sont pas engagées à temps et à fond dans les directions nouvelles, il faut toujours redouter qu'une sorte d'élasticité automatique les reconduise à leurs ornières primitives; il n'y aura donc pas un jour à perdre. Ce dont il faut se pénétrer avant tout, c'est que l'effort resterait incomplet et vain s'il se bornait à une somme de catéchisations individuelles. Il existe une morale des groupes-politiques, sociaux, nationaux - comme une morale des personnes et c'est jusqu'au fond de ces organes de la vie collective que le travail de moralisation doit être injecté. Si l'on envisage par exemple la Démocratie intérieure, n'est-il pas évident qu'elle serait altérée dans son essence même si le jeu des forces qui s'y affrontent ne se soumettait pas déosrmais aux règles de la bonne foi, de la probité, de l'honneur ? Toute Démocratie suppose activité libre, et, par conséquent, lutte possible, mais il n'est pas vrai que tout soit permis dans la lutte civique, que tous les moyens y soient bons et que la fin les justifie, qu'il s'agisse des partis, des groupes sociaux, de la presse, tout aussi bien que des individus, aucun avantage, ni même aucune nécessité ne justifient le mensonge, la diffamation, la manoeuvre déloyale, l'ábus de la force, la trahison des engagements pris et des paroles données. Si l'on se représente par la pensée l'ordre international, l'évidence devient plus saisissante

encore, car il ne peut pas reposer sur une autre base que sur la validité, la sainteté des contrats, et si ce fondement lui manque, tout lui manque, tout s'écroule. Sans doute une infraction à la loi des contrats demeurera toujours possible dans la vie internationale comme un crime dans la société civile, mais il faut du moins que, contre cette exception criminelle, la nation lésée puisse escompter sûrement de toutes les autres, c'est à dire que la moralité reste la loi. D'autre part, à tous les étages de cette vie collective, la subordination des intérêts plus particuliers aux intérêts plus généraux doit être reconnue et pratiquée comme une obligation absolue. La vie en commun serait impossible aux hommes si l'intérêt spécial et momentané de l'individu ne s'inclinait pas devant l'intérêt général et permanent d'un groupe, mais le problème est d'obtenir de chaque groupe politique ou social ce qu'on exige de l'individu, c'est à dire la subordination volontaire à l'intérêt général et permanent de la nation ou de l'économie , et de chaque nation ce que l'on exige du groupe, c'est à dire la subordination volontaire à l'intérêt général.et permanent de l'humanité. L'obstination "partisane", l'étroitesse corporative, le chauvinisme, sont de même essence que l'égoisme personnel. Cette renonciation aux rivalités et aux prétentions fondées sur la divergence des intérêts immédiats, ce sacrifice spontanément consenti à une volonté plus haute, cette conscience d'une relation constante et d'une dépendance vis à vis d'un ordre de réalité supérieur qui , d'assise en assise, s'élève jusqu'à l'idée la plus extensive, c'est ce que Socrate ou Platon appelaient la sagesse et ce qu'un penseur

chrétien comme Pascal nomme l'humilité. Mais cette humilité doit être une force et la conscience que l'homme prend d'elle doit être un orgueil. Les siècles passés en ont fait une raison de croire et de se soumettre; nous devons en faire une raison de croire et d'agir.

C'est un socialiste qui tient ce langage ? Sans doute, et il se flatte de demeurer parfaitement conséquent avec lui-même. L'objet du Socialisme est l'établissement d'une Société universelle fondée sur la justice égale à l'intérieur des nations, sur la paix égale entre les peuples. Bien des moyens devront concourir à cette fin, mais aucun socialiste digne de ce grand nom n'a jamais pensé qu'elle pût être atteinte sans un perfectionnement, un enrichissement, un approfondissement de la personne humaine, sans une propagation et une extension continues de l'esprit de discipline et de sacrifice. Le socialisme n'a jamais renié les "valeurs morales" ou les "valeurs spirituelles"; il n'a jamais répudié ni le sentiment de la vertu, ni le sentiment de l'honneur; il leur a seulement donné un autre sens, comme l'avait fait le christianisme avant lui. on lui a maintes fois reproché de n'attirer à lui la multitude des malheureux qu'en faisant miroiter à leurs yeux la "satisfaction de leurs volontés purement matérialistes", comme disait Renan au siècle passé, ou, comme on dit aujourd'hui, l'augmentation de leurs "jouissances". Supprimer la misère, extirper des fléaux comme le froid, la faim, la maladie, ce n'est point une "volonté purement matérialiste" ? En quoi la recherche de l'équité sociale est-

elle un sentiment plus matérialiste que la charité ? Quand un ouvrier réclame un meilleur salaire, il ne songe pas seulement à charger sa table de plus de nourriture, il pense à un logis plus spacieux et plus sain, à des enfants mieux vêtus et mieux instruits. La vie, la famille, le foyer, la croissance saine des enfants, la sécurité de la vieillesse, ce ne sont pas là des intérêts "matérialistes". Cependant, si le Socialisme s'était borné à cet ordre de revendications, égoïstes bien que nobles, il n'aurait pas groupé autour de lui de telles foules humaines. Mais il enseigne à l'individu que ses propres besoins égoïstes sont solidaires des besoins de tous les autres hommes, ses droits de leurs droits, sa liberté de leur liberté; qu'ils n'obtiendront satisfaction que tous à la fois, par leur commun effort, dans une création d'ensemble aussi ample, aussi cohérente, aussi harmonieuse que l'univers physique. Sur la doctrine planent ainsi des plus vastes idéaux humains : l'universalité de l'ordre et de la fraternité. Dans la conception de Jaurès, par exemple, l'idée de l'Humanité devient un principe de progrès pour la civilisation entière. Elle peut fournir un nouveau fondement à des préceptes moraux à peu près ~~xxx~~ invariables, à des usages et à des droits sans cesse changeants, un nouvel aliment à l'art et à la pensée spéculative. Elle peut imprégner tous les modes de la vie personnelle, et toutes les formes de l'existence collective, comme fit au Moyen-Age l'idée de Dieu. Le "Socialisme intégral" n'est nullement une religion, puisqu'il na ni dogme ni rites, ni sacerdoce, mais il appelle, et il peut satisfaire le besoin religieux, puisqu'il

enseigne une sagesse et une vertu, qu'il habitue la conscience au scrupule, qu'il enseigne à trouver dans un idéal supérieur à l'individu le mobile et la récompense des actions personnelles, puisque la forme d'assentiment qu'il recueille permet le sacrifice et ressemble à une foi.

Comment a-t-on pu s'y méprendre ? Comment des esprits honnêtes ont-ils pu ravaler à tel point la doctrine que tant de millions d'hommes dans le monde ont cultivée en eux comme la plus haute aspiration ? J'ai montré, chemin faisant, en quoi nous, socialistes, étions nous-mêmes comptables de l'erreur commise à notre détriment, mais je crois que je puis en indiquer d'un mot la cause profonde. La marche des grandes doctrines humaines, et des religions elles-mêmes, est déterminée par la nature des résistances qu'elles rencontrent autant et plus que par la nature de l'impulsion initiale qu'elles ont reçue. Le socialisme a dû vivre d'abord, s'installer, se faire place; pour démontrer sa légitimité, il a dû faire oeuvre de destruction critique; pour protéger ses premiers commencements, il a dû faire oeuvre de lutte. La société capitaliste, égarée par l'instinct de conservation, le traitait comme un ennemi sauvage, avec qui aucun accommodement n'est possible qu'il faut rejeter et détruire sans merci. Il a dû attaquer pour se défendre. La bataille a remplacé l'apostolat, et dans la bataille interviennent fatalement les sentiments primitifs de l'homme ; la peur réciproque, l'avidité, l'intolérance. Mais aujourd'hui la phase de polémique est révolue; le socialisme peut passer de sa

période militante à sa période triomphante. Le régime social qu'il combattait et qui le combattait tombe en ruines : là même où il persiste encore matériellement, il ne croit plus en lui-même, et se place en contradiction avec ses propres lois. Les postulats et les axiomes socialistes sont usurpés par les hommes et les partis qui ont fait aux organisations socialistes la guerre la plus féroce. C'est sur la base établie apr les principes socialistes que toute société, consciemment ou non, tente aujourd'hui de se refaire. Il n'est pas jusqu'à l'Eglise Romaine qui, par la position prise depuis cinquante ans vis à vis des problèmes de la propriété et du travail, et sans revenir d'ailleurs sur une condamnation de principe, ne manifeste avec le socialisme, un parallélisme de direction, une convergence possible d'efforts, et, pour le moins, une compatibilité. Dans cet état la polémique est devenue presque inutile et la bataille n'est plus de saison. Le socialisme ne doit plus s'appliquer qu'à l'apostolat, à la conquête spirituelle. Il doit revenir, comme l'a fait précisément l'Eglise dans les crises où le souci des intérêts temporels avait trop dangereusement obscurci l'objet de sa mission, à la pureté de l'inspiration primitive.

Est-ce là une propagande religieuse ? Si l'on veut. Spinoza a écrit :"Toute action dont nous sommes nous-mêmes la cause, en tant que nous avons l'idée de Dieu, je la rapporte à la religion". Ce que Spinoza appelle l'idée de Dieu, nous pouvons l'appeler l'idée de l'humain, l'idée de l'universel, et la formule tient

encore. Ce qui est sûr, c'est qu'elle répond au caractère particulier de la France, qui tout au long de son histoire, depuis les Croisades jusqu'à la Révolution Française, fait de la solidarité humaine et de l'aspiration vers l'universel la forme la plus élevée de son patriotisme. C'est par cet enseignement, que je suis presque tenté d'appeler une prédication, que les individus et les peuples qu'ils com osent deviendront dignes de leur mission historique. Le but est de perfectionner l'un par l'autre l'homme et la société, de susciter et d'animer dans l'homme ce qu'il a de virtuellement de meilleur pour qu'il fasse de son apport personnel l'élément de la meilleure solution possible. L'occasion est opportune pour ces grandes tâches; le terrain est porpice. Les crises politiques qui ont secoué l'Europe avant la guerre, la guerre elle-même, la défaite, auront servi à la préparer. Enfermés dans les charges et les soucis du présent, nous ne sommes jamais assez optimistes, car toute vue optimiste du monde suppose une perception, une préhension de la durée. Qui sait ? D'ici un siècle ou deux, quand les penseurs envisageront avec une parfaite sérénité le développement de notre âge, peut-être iront-ils jusqu'à juger que le nazisme et le fascisme ont eux-mêmes joué leur rôle dans cette marche providentielle du progrès. J'ai relu récemment une étude, publiée très peu de mois avant la guerre de 1870, où Renan prévoyait, et semblait appeler, l'irruption de ces forces barbares dont l'humanité, selon lui, recèle toujours comme un résidu latent, et qu'il considérait comme une réserve de vitalité dynamique.

Sur les nations d'extrême civilisation, dit-il, dont la virilité est momentanément fatiguée, l'épanchement, ou plutôt l'épandage de ces forces barbares peut produire un effet de stimulation, de renouvellement. Le flot passe, les forces barbares sont rejetées dans leur enfer souterrain, mais l'effet de fécondation, de renouvellement, n'en est pas moins acquis et n'en subsiste pas moins. J'ai déjà énoncé les raisons qui m'empêchent de reconnaître aux barbaries totalitaires cette vertu stimulatrice et fécondante. Renan avait dans l'esprit le retour d'éventualités historiques d'un ordre tout différent. Il pensait à ces marées de matière jeune et fraîche qui sont venues en effet recouvrir périodiquement, depuis des milliers d'années, les formes de la civilisation régulière, comme par exemple l'alluvion des tribus germaines pendant l'empire romain, comme l'intrusion des peuples slaves, et, si l'on veut, des races orientales dans l'histoire moderne. Mais il n'imaginait pas, il n'aurait pu imaginer que la destruction de ces formes mêmes pût être posée comme un idéal, et qu'une fraction civilisée de l'humanité en vînt un jour à s'assigner comme un objet volontaire le rappel de la sauvagerie primitive. Il ne s'agit plus ici du limon vierge d'un fleuve, mais bien plutôt du vent du désert qui disperse stérilement les couches de terreau accumulées durant des siècles. Les poisons sont quelquefois des remèdes, mais certains poisons ne sont pourtant que des poisons. J'écarte donc l'application de cette vue de Renan aux dictatures totalitaires; en aucune façon je ne saurais y souscrire. Mais faisons pour un instant l'effort de supposer, contre toute raison, que ces engrais

barbares aient réveillé la vertu productrice d'un sol épuisé, admettons que, par ces voies de l'histoire qui sont peut-être impénétrables aux contemporains, le nazisme et le fascisme soient venus saccager la vieille terre de l'Europe pour que l'humanité socialiste pût finalement s'en élever et fleurir. Alors, quelle réparation, quelle heureuse vengeance ! Dans l'harmonie universelle, la raison d'être des dictatures totalitaires aurait été de faire sortir du sol français la démocratie socialiste, portion vivante et élément créateur de la Démocratie Internationale !

x-x-x-x-x-x-x-x-x-x

Dans l'étude à laquelle je viens de faire allusion ~~xxxx-xxxxxxx~~, après avoir marqué le caractère "extraordinaire" et " "capital" de la Révolution Française, cette "gloire de la France", cette "épopée française par excellence", après avoir affirmé qu' elle sera, des siècles durant, "le sujet sur lequel le monde se divisera, qui servira de prétexte pour s'aimer ou se haïr", Renan ajoutait ces paroles d'un accent étrangement prophétique :"Presque toujours les nations qui ont dans leur histoire un fait exceptionnel expient ce fait par de longues souffrances, et souvent le paient de leur existence nationale. Il en fut ainsi de la Judée, de la Grèce et de l'Italie. Pour avoir créé des choses uniques dont le monde vit et profite, ces pays ont traversé des siècles d'humiliation et de mort nationale... Les nations qui ont créé la Réligion,

l'art, la science, l'empire, la papauté, toutes choses universelles, non nationales, ont été plus que des nations; elles ont été par cela même moins que des nations, en ce sens, qu'elles ont été des victimes de leur oeuvre..." Ce terme d'expiation nous est devenu familier; on nous remontre à toute occasion que notre pays expie aujourd'hui la Révolution de 1789 et la séquelle d'erreurs qu'elle traîne après elle depuis plus d'un siècle ! Mais ce n'est là qu'un jeu grossier de polémique; Renan, qui est un historien et un philosophe, prend cette idée d'expiation dans une acception bien autrement élevée et bien autrement équitable. La France n'expie pas, selon lui, une oeuvre fausse ou malfaisante mais une oeuvre trop belle, trop vaste, et surtout trop générale pour les forces d'une nation seule. Il s'agit moins dans sappensée, d'une expiation que d'un sacrifice. La nation qui la première a conçu et introduit des vérités d'ordre universel, se sacrifie par là-même à l'humanité. Mais Renan n'estimait pas que les conséquences de cet holocauste dussent être aussi durables pour la France qu'elles l'ont été pour la Judée, la Grèce et l'Italie, et cela, parce que l'oeuvre révolutionnaire de la France avait été "moins grande et moins universelle". Il estimait que "lexpiation" de la Révolution Française remplirait le XIXe siècle après quoi la France ayant payé sa généreuse imprudence, se relèverait plus jeune et plus forte, comme s'est relevée l'Allemagne après l'abaissement politique qui fut pour elle le mode d'expiation de la Réforme. Renan n'avait pas fait exactement son compte : l'expiation aura duré un demi siècle de plus. Aujourd'hui la France se retrouve

de niveau avec l'humanité; c'est son tour de recevoir la récompense différée du sacrifice dont l'humanité avait déjà recueilli le bienfait.

Comment toutes ces pensées concordantes n'apporteraient-elles pas à notre confiance un réconfort ? L'oeuvre juste et nécessaire s'accomplira. Si jamais les misères et les vilenies du temps présent jetaient le trouble dans nos coeurs, eh bien, projetons nos regards au-delà de notre moment circonscrit de la durée vers le passé et l'avenir; étendons la vue au-delà de notre canton étroit de l'espace vers le tout harmonieux de l'univers. Il ne s'agit pas d'oublier la tâche immédiate et de nous en divertir par de vaines contemplations. Nous ne sommes pas des rêveurs, nous n'avons pas le moyen de rêver; mais le moment présent passera, les dictatures campées sur l'Europe passeront, les misères et les vilenies passeront, et il existe pourtant dans le monde des idées éternelles; il existe une destinée humaine liée elle-même aux lois universelles, et dans lesquelles nous devons inscrire notre destin d'un jour. Nous travaillons <u>dans</u> le présent, non <u>pour</u> le présent. Combien de fois, dans les réunions populaires, ai-je répété et commenté les paroles de Nietzsche :"Que l' avenir et les plus lointaines choses soient la règle de tes jours présents. Ce n'est pas l'amour du prochain, c'est l'amour du plus lointain que je te conseille". Pourquoi la race humaine, pourquoi la nation française se montreraient-elles indignes dans l'avenir de ce qu'elles ont accompli dans le passé ? La race humaine a créé la sagesse, la

science et l'art, pourquoi serait-elle impuissante à créer la justice, la fraternité et la paix ? Elle a enfanté un Platon et un Homère, un Shakespeare et un Hugo, un Michel-Ange et un Beethoven, un Pascal et un Newton, tous ces héros humains dont le génie n'est que le contact avec les vérités essentielles, avec la réalité centrale de l'univers. Pourquoi la même race n'engendrerait-elle pas les guides capables de la conduire vers les formes de la vie collective qui se rapprochent le plus des lois et de l'harmonie universelle ? Le système social a sans doute ses lois d'attraction et de gravitation comme les sytèmes stellaires. L'homme n'a pas deux âmes différentes, l'une pour chanter et pour chercher, l'autre pour agir; l'une pour sentir la beauté et comprendre la vérité, l'autre pour sentir la fraternité et comprendre la justice. Quiconque envisage cette perspective se sent animé d'un invincible espoir. Que l'homme contemple le but, qu'il se fie à son destin, qu'il ne craigne pas d'user sa force. Quand l'homme se trouble et se décourage, il n'a qu'à penser à l'humanité.

x-x-x-x-x-x-x-x-x-x-x

x-x-x